

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 19

Artikel: Méprise
Autor: Riraboux
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203367>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Nous, nous irons en Italie, disait l'autre jour un négociant de Lausanne. Malheureusement, nous ne pouvons disposer que de six jours. Nous en passerons deux à Rome. Nous voulons voir Rome.

— Oh! mon cher monsieur, comment donc voulez-vous voir Rome en deux jours?

— Mais que oui; c'est bien simple. Ma femme visitera les églises, ma fille, les musées et moi, les cafés et les restaurants.

La propreté hollandaise. — A la leçon de géographie. Un écolier montrant la carte de l'Europe :

— M'sieur, y a une punaise sur la Hollande!

— Sur la Hollande? Hum! hum! Singulier! Un pays où l'on est si propre!

Au théâtre. — L'acteur qui remplit le rôle de Richard III :

— Un cheval!... Mon royaume pour un cheval!

— Est-ce qu'un âne ne pourrait pas faire votre affaire? demande à haute voix un spectateur.

— Parfaitement! Dépêchez-vous de venir.

Lau Batzi.

A LA Grandge d'au Guimou, vo l'ou sêdet bin,

Vo, vo, vo, vo l'ou sêdet bin;

Vo, vo, vo, vo, vo l'ou sêdet bin

L'an fé ouna felie, qu'a l'ou bet tant print

Qu'a, qu'a, qu'a, qu'a lou bet tant prin;

Qu'a, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a lou bet tant print.

L'a volian batzi demindze que vint,

De, de, de, demindze que vint;

De, de, de, de, de, demindze que vint.

L'aran por coupâre, l'ou couriâ Dandin,

Lou, lou, lou, lou couriâ Dandin.

Lou, lou, lou, lou, lou couriâ Dandin.

L'aran por coumâra, la Suzon Crêpin,

La, la, la, la Suzon Crêpin,

La, la, la, la, la, la Suzon Crêpin.

Volian fêré ftaz d'on vintro de tzin,

D'on, d'on, d'on, d'on vintro de tzin,

D'on, d'on, d'on, d'on, d'on, d'on vintro de tzin.

D'onna tita d'ânou, coueté in n'on toupin,

Coue, coue, coue, coue in n'on toupin,

Coue, coue, coue, coue, coue, coue in n'on toupin.

Ouna tzerelie verda, frecacha tant bin,

Fre, fre, fre, frecacha tant bin,

Fre, fre, fre, fre, fre, frecacha tant bin.

On pliat dé renailles saré l'ou pesson,

Sa, sa, sa, saré l'ou pesson,

Sa, sa, sa, sa, sa, saré l'ou pesson.

Au crau d'au lizé, l'ou vin pouaiséran,

Lou, lou, lou, lou vin pouaiséran,

Lou, lou, lou, lou, lou, l'ou vin pouaiséran.

Et por l'ou goutâ, dai breicis bourlâ!

Dai, dai, dai, dai breicis bourlâ,

Dai, dai, dai, dai, dai, dai breicis bourlâ.

Dé sti bi batzi, tant qu'à l'an que vint,

Tant, tant, tant, tant qu'à l'an que vint,

Se volian braga, tant qu'à l'an que vint.

Au fond d'une crevasse.

La livraison d'avril 1906 de l'*Echo des Alpes* contient, sous le titre de *Contribution à l'histoire de l'Oldenhorn* (Becca d'Audon), des pages fort intéressantes, dues à la plume de M. E. Busset, de Lausanne, membre de la section des Diablières du Club alpin suisse. Nous en détachons ce qui suit :

C'EST au pied de l'arête Sud-Est de l'Oldenhorn qu'est arrivé, il y a de cela 53 ans, un accident qui n'a pas été inscrit dans les annales de l'alpinisme et, comme il est entièrement inédit, je me permettrai de le raconter.

L'alpinisme commençait à être en faveur, les étudiants, en particulier, utilisaient volontiers leurs vacances d'été pour faire de longues courses à pied, à travers la Suisse, et même pour faire l'ascension de tel sommet connu pour sa belle vue.

Le 27 août 1852, trois étudiants, revenant de la fête de Zofingue, arrivaient à Gsteig chez un ami, M. Fétcherin, pasteur, dans la localité. C'étaient les deux frères Vionnet et M. Vincent. « Mes amis, leur dit M. Fétcherin, le temps est beau, pourquoi n'en profitez-vous pas pour faire l'ascension de l'Oldenhorn; avec un guide, cette course ne présente aucun danger. » Les trois touristes sont bientôt décidés; quelques moments après un jeune Anglais, M. Jones, qui avait entendu parler de ce projet, vint leur demander la permission de se joindre à eux. Il était à Gsteig avec un guide pour traverser le Sanetsch.

Le lendemain, ils partent tous ensemble. Le chemin choisi, quoique plus long, fut celui du Sanetsch. Du col, ils remontent le glacier de Zanfleuron, en se dirigeant du côté de l'Olden. Les crevasses sont nombreuses, la petite caravane est obligée de louvoyer pour les éviter; enfin ils arrivent dans la région supérieure du glacier, encore recouverte de neige. L'un des ascensionnistes plonge jusqu'aux genoux dans une crevasse, mais cela ne les rend pas plus prudents. Ils arrivent au pied de la pyramide pour prendre l'arête Sud-Est; ils n'étaient pas encordés, à cette époque on ne songeait pas à une semblable précaution; ils ne marchaient pas non plus à la suite les uns des autres. Le guide des étudiants était en tête, puis venait M. Vincent et à côté de lui l'un des frères Vionnet, les autres membres de la caravane suivaient, selon sa fantaisie. Tout à coup, pendant que leurs regards sont attirés par une troupe de chamois longeant les pentes de l'Olden, M. Vincent disparaît du milieu de ses compagnons épouvantés. On se penche au bord de l'ouverture, on appelle, point de réponse. Le malheureux à la suite de sa chute avait perdu connaissance. Au bout d'un moment, il revient à lui : « Où suis-je? dit-il, qu'est-il arrivé? » — « Tu es dans une crevasse, prends patience, nous enverrons le guide chercher une corde et nous te tirerons de là. » En effet le guide est envoyé avec ces mots : « Surtout faites diligence ». Les frères Vionnet restent au bord de la crevasse. M. Jones et son guide se lassent d'attendre et repartent pour le Sanetsch. « Laissez-nous au moins les habits et les vivres dont vous pourrez vous passer », demande M. Vionnet.

Le pauvre Vincent était inondé, un ruisseau lui tombait sur la nuque et le glaçait tout entier. Quoique à trente pieds de profondeur, soit à cause du rétrécissement de la fente, soit qu'il fût tombé dans une corniche, il n'était pas au fond de la crevasse, et les vêtements qu'on lui lançait tombaient plus loin; enfin il réussit à saisir un gilet pour se protéger la nuque. M. Vionnet imagine un autre moyen pour lui faire parvenir des vivres; il déchire une blouse en minces lanières, les ajoute les unes aux autres, et attache une gourde au bout de cette corde improvisée. Elle était trop courte! On repartage les lanières, et enfin il est possible de lui tendre un breuvage réconfortant et d'autres pièces de vêtements. Mais le temps passait, il était déjà quatre heures, le guide ne revenait pas. M. Vincent commençait à perdre tout espoir; il sentait le froid de la glace le pénétrer tout entier et il se préparait à la mort. Les frères Vionnet, de leur côté, voyant les ombres du soir s'allonger et ne pouvant plus rien faire pour leur compagnon, laissent un sac au bord de la fatale crevasse et se dirigent du côté de l'Olden pour chercher un refuge, au cas où il faudrait passer la nuit sur la montagne. Mais heureusement ils rencontrent le guide. « Hâtez-vous, lui disent-ils. Avez-vous au moins assez de corde? » — Oui, ne craignez rien. » La corde est lancée. Vincent a encore assez de force pour la passer à sa ceinture; il est retiré sain et sauf. Tous ensemble,

* M. Vincent, le héros de notre histoire, exerça la médecine dans le canton, et M. Vionnet, ancien pasteur, de qui nous tenons le récit, est encore en bonne santé, à Lausanne. — E. B.

ils redescendent par le chemin le plus direct, Audon et la Ruche. Six heures après, couché dans un bon lit, sous de multiples couvertures, il grelottait encore.

L'aventure n'eut pas de suites fâcheuses, puisque notre héros put achever ses études, et pratiquer la médecine pendant de longues années.

E. BUSSET.

Quoi de neuf? — Chez un coiffeur facétieux. Un client rend en bougonnant le journal qu'on lui a passé : « Elle n'a rien de neuf, la *Feuille* d'aujourd'hui »!

— Si fait.

— Quoi donc?

— La date.

Signe de marque. — Un villageois va réclamer un de ses parents à la Morgue.

— A-t-il quelque signe particulier auquel on puisse le reconnaître? demande le gardien.

— Oui; il est muet.

Deux pour une. — La maman procède à la toilette de nuit de Toto et de Charlot. Celui-ci s'est coulé le premier sous la couverture et a pris le bon milieu du lit.

— Ah! bien, dit la maman; quelle place laisses-tu à ton frère?

— Les deux côtés, maman!

— Pourquoi un « bon mot » est-il presque toujours un mot méchant?

— Parce qu'on ne peut rire sans montrer les dents!

— Elle semble pleine de finesse, cette petite M^{me} de X...

— Oui. Elle a assez d'esprit pour ne pas dire toutes les sottises qu'elle pense.

Méprise.

LORSQUE le docteur Ludovic Piguët apprit à sa fiancée que son heureux pays l'appelait à le servir pendant trois semaines de camp, au milieu de ce mois de juillet déjà réservé pour un séjour en famille aux Marécottes, s'il n'y eut pas des larmes et des trépignements, tout ne se passa pas paisiblement.

Le meilleur maître — la Confédération est de ceux-là — est un tyran aux yeux de l'amour; avec une dose raisonnable de patriotisme, cependant, et de la philosophie, on calme d'autres aspirations. Et puis l'habit bleu clair sied si bien à un grand officier blond, et puis... suprême consolation, il y aurait relâche au moins une fois pendant ces trois malheureuses semaines, un dimanche que le docteur pourrait consacrer à sa famille.

Toutes ces raisons considérées, la soirée se passa agréablement dans le pavillon fleuri de roses, surplombant un lac vert, que vous ne chercherez pas au midi de Lausanne; non, il est au nord de cette ville...

* * *

Madame Piguët, veuve consolée par une unique espérance, qui était le favorable établissement de son fils, partit pour les Marécottes. Elle y retrouva, confortablement installés, monsieur et madame Môtiers et leur fille Aimée, la fiancée du docteur. Le revoir ne fut pas extrêmement émouvant, car la séparation datait de peu; de plus les Môtiers affectaient le plus grand calme dans toutes les occasions, soit que leur âge avancé le commandât, soit qu'ils l'eussent expérimenté comme preuve de distinction, genre anglais.

* * *

Le docteur Ludovic goûtait depuis quinze jours déjà les douceurs du chocolat Suchard spécial et des petits pains fédéraux, et le sport militaire ne lui disconvenait nullement; sept fois déjà des épîtres fort gentilles et bien tournées avec un parfum d'orchis vanillés, lui avaient apporté des nouvelles des montagnards d'un mois. Et, bien qu'il ne fût pas sentimental comme une demoiselle allemande, ces lettres tendres le réconfortaient très intimement de certains petits déboires inévitables au service. Le

seizième jour, tenez, c'était le 22 juillet, la lettre attendue vint comme de coutume, en une enveloppe roide, parfaitement distinguée. C'était bien l'écriture droite, ferme, accentuée, les pattes de mouches connues d'Aimée... dix minutes encore, avant le départ de la troupe, le temps de lire les mots charmants....

Le cachet brisé, la feuille retirée prestement, le docteur Piguet restait horrifié, stupéfait. Des mots étranges dansaient devant son pince-nez mal affermi; incompréhensibles pour lui ces quelques phrases, bizarre le sens :

Mon Eric bien aimé,

Nous ne l'avons pas assez échangé hier soir, ce serment qui nous lie en une chaîne si douce, si parfumée; je voudrais l'entendre encore tomber comme une musique de tes lèvres chéries... Mais tu es loin aujourd'hui; ton auto a marché cette nuit et des centaines de lieues nous séparent. Mais mon cœur crie : je t'aime, je t'adore, je ne saurais vivre sans toi.

Ta fiancée, non aux yeux des hommes méchants, mais dans les régions éthérées de l'azur vibrant.

AIMÉE.

Ludovic ne tressaillit pas, ne manifesta rien, il était trop philosophe. Il partit avec la troupe, fit son labeur ce jour-là, et les jours suivants la course qui terminait le camp l'amena près de Genève. Le voilà dans cette ville sans donner signe de vie, si j'excepte un télégramme à sa mère, où il prétextait des affaires pressantes.

Aimée, de son côté, écoutait jour après jour le bruit des vents dans les sapins et les appels sourds de son cœur qui s'inquiétait : le cœur des jeunes filles à de ces anxiétés-là. Une, deux lettres adressées à son fiancé restèrent sans réponse.

L'angoisse l'étreignait chaque jour d'un cercle étroit. Oh ! le lourd brouillard qui tombait — de part et d'autre — sur cet amour en fleur, le faisait s'étioler...

Le 2 août, une revue parisienne, lecture appréciée et même préférée de toutes les jeunes filles, fut apportée aux Marécottes — d'ailleurs à Lausanne, à Bruxelles, à Grenoble et à Yvonand aussi.

Ce numéro, attendu avec une impatience quasi fébrile, publiait les résultats d'un concours littéraire entre toutes les jeunes filles du monde. Le sujet de composition française imposé était : « Lettre d'amour ». Sur la couverture, fleurie de muguet et de myosotis, une symbolique colombe, la missive au bec. A l'intérieur ceci :

Marécottes, Valais, le soir 21 juillet 1905.

Mon cher Ludovic,

La séparation que nous subissons depuis vingt jours va prendre fin. Reviendrez-vous à moi avec ce même amour tendre et infiniment respectueux, qui me montre la vie sous un jour si pur, si grand, si élevé ? Et au fond du cœur, la petite tristesse de ce séjour loin de moi a-t-elle affiné ce sentiment d'amour ? Vous sentez-vous comme moi — car ce sont mes propres impressions que je vous prête en ce moment — plus impatient d'unir deux existences que nous empiurons ensemble d'amour, de travail, de musique et de rires ? Je ne puis vous écrire ces choses qui vibrent en moi, mais bientôt je vous les dirai, n'est-ce pas ?

Je me sens tout près de vous, mon ami, ma main dans la vôtre, en la grande paix du soir.

VOTRE AIMÉE.

Premier prix.

Le jury se permit de féliciter l'auteur de la lettre ci-dessus. Il lui semble que, par l'élevation des pensées et la sincérité du ton, aussi bien que par le gracieux style, l'auteur mérite la plus haute récompense accordée.

Aimée lut et comprit le malentendu qui la séparait de Ludovic. Ces deux malheureuses lettres écrites le même soir et mises respectivement sous l'enveloppe qui ne leur convenait pas : elles étaient les coupables.

Aimée renvoyait le même soir la revue avec l'explication du mystère, à Ludovic, qui les reçut le lendemain pendant son morne déjeuner à l'hôtel. Il comprit immédiatement l'équivoque et le soupir de soulagement qu'il poussa en disait beaucoup. Le soir, il était aux Marécottes, dans le bois qui chante,

chante, il rencontrait sa fiancée. Ce qu'ils se dirent, je ne veux point le révéler; sachez seulement que ce fut très simple, en vérité.

Lausanne, 1^{er} mai 1906.

RIRABOUX.

La surproduction. — Si j'étais que de vous, disait Jean Nifflet à son voisin, je ne mettrais pas votre fils au collège.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'il y a déjà trop de ministres, de médecins et d'avocats. Toutes les familles veulent avoir aujourd'hui de leurs rejetons dans les carrières libérales. De mon temps, on se gardait bien de faire apprendre le grec et le latin à tous les petits blancs-becs. Ainsi, dans ma commune, je fus le seul à faire des études classiques.

Pas de souris, hélas ! — La petite Rose s'arrête avec sa mère devant la vitrine d'un quincailler.

— Quel dommage, maman, que nous n'ayons pas de souris à la maison !

— Que veux-tu dire, mon enfant ?

— Mais oui, vois donc la jolie trappe que tu aurais pu acheter.

Les hannetons ont du bon.

Nous avons donné, dans notre dernier numéro la description d'un piège à hannetons, dont disent le plus grand bien les personnes qui l'ont expérimenté.

Mais le tout n'est pas de capturer les hannetons.

Qu'en faire ? Voici :

Nous voici revenus à l'année des hannetons et, comme les années précédentes, la lutte va reprendre, car hélas, malgré la destruction en masse, ils reviennent toujours aussi nombreux causer des dommages aux récoltes.

Lorsque le ramassage a été fait, il faut procéder à la destruction des insectes ailés pour éviter leur reproduction.

Différents moyens sont employés et le brulage comme il se pratique quelquefois est le plus mauvais, car les hannetons en grand nombre peuvent faire un bon engrais, dit le *Sillon romand*.

On a aussi essayé de les dessécher après les avoir asphyxiés avec le sulfure de carbone. On les dessèche dans une étuve quelconque en les rendant ainsi assez friables pour les réduire ensuite en poudre avec un pilon ou un moulin. L'engrais pulvérisé que l'on obtient ainsi contient 11 % d'azote, 1 $\frac{3}{4}$ % d'acide phosphorique et 1 $\frac{1}{2}$ % de potasse, c'est donc un engrais qui, rien que par l'azote qu'il contient, vaut une vingtaine de francs les 100 k.

Il y a une autre méthode pour détruire les hannetons qui est à peu près celle que nous employons dans le pays.

Cette méthode consiste à vider les sacs de hannetons qu'on apporte, dans de vieux tonneaux défoncés contenant un lait de chaux. Au moyen d'un pilon ou d'une pelle, on refoule constamment les hannetons dans le liquide. Le tonneau étant plein, on le recouvre d'une couche de chaux en poudre et après avoir laissé digérer le tout, on verse le contenu du tonneau dans une fosse creusée dans la terre. A chaque couche de 20 ou 30 centimètres, on jette de la chaux en poudre pour activer la décomposition de la masse. La fosse à peu près pleine est recouverte de feuilles ou autre matière qu'on a sous la main, puis une couche de terre.

Après quelques mois, on a un compost d'une odeur infecte, mais dont la composition annonce une matière très fertilisante. Cette composition peut atteindre 35 % d'azote plus 6 à 7 % d'acide phosphorique et de potasse. Ces chiffres sont peut-être un peu exagérés, mais néanmoins cet engrais a certainement une grande valeur qui n'est pas à dédaigner.

Au lieu de chaux, on emploie souvent le sulfure de carbone pour détruire les hannetons. Quand l'opération est terminée, on procède comme cela vient d'être dit en enfouissant les insectes dans une fosse en terre.

Cet engrais pour hannetons se vendrait bien et viendrait en diminution des frais de hannetonage, aussi est-il à recommander.

Au Grand Conseil.

On élisait au Tribunal cantonal. Il n'y avait pas le quorum. Le président fait procéder à un appel nominal, qui fut considéré comme contre-appel.

Un député avait dû s'absenter momentanément pour une cause des plus naturelles.

— Tout de même, fit-il à un collègue, voilà cinq francs de fichus. En voilà une qui me revient cher.

Dangereux. — Un employé des pompes funèbres rencontre une de ses connaissances.

— Salut B., dit celle-ci, en faisant un pied de nez, tu ne me tiens pas encore !

— Eh ! qui sait ? Faut jamais plaisanter avec nous.

Quinze jours après, le croque-mort conduisait son ami au cimetière :

— Eh bien, vous voyez, je lui avais bien dit, faisait-il. La mort est la mort; y faut pas rigoler avec elle.

Pourtant ! — Un de nos amis discutait religion avec un ancien pasteur. Ils n'étaient pas d'accord.

— Mais enfin, observait notre ami, l'Evangile est pourtant...

— Ah ! bas, vous êtes drôle; vous avez toujours l'Evangile à la bouche, interrompit son contradicteur.

Où l'art ne se niche-t-il pas ? — Deux vieux peintres, assis à la pinte, causaient du dernier salon et déploraient les tendances de la jeune école.

— Oui, oui, crut devoir dire le cabaretier, qui les écoutait, l'art est descendu bien bas aujourd'hui.

— D'accord, répartit l'un des artistes, il est tombé au fond de votre cave.

OPÉRA. — Nous avons eu, cette semaine, deux représentations de *Thaïs*, qui ont fait salle comble. Hier, c'était *Manon*. Demain, *La Traviata*. Mardi et vendredi prochains, *Mignon*. Massenet, Verdi, Thomas, en voilà pour tous les goûts. Notre troupe d'opéra est excellente, pas besoin de le répéter. La mise en scène est la même que pour les représentations de comédie; et l'on sait les éloges qu'elle remporta. En un mot, c'est un succès.

✱

VARIÉTÉS. — Les représentations de *Gringoire* ont pris fin. Elles eurent grand succès. M. Borgeaud, qui jouait le rôle de Gringoire, a fait preuve de réels talents dramatiques; il fut très applaudi et nous le félicitons sincèrement. Le programme a changé. Il n'en est pas moins intéressant. Le Kursaal a ses fidèles; inutile de battre le rappel.

La boisson des enfants.

Toute personne qui a à cœur la santé et l'heureux développement de ses enfants doit veiller strictement à ce qu'on ne leur donne pas de café ordinaire, parce que, d'après l'opinion des médecins, il est nuisible à l'organisme des enfants. Pour eux, le café de malt Kathreiner, qui exerce précisément sur l'organisme délicat des enfants la plus bienfaisante influence, est une boisson particulièrement salubre que beaucoup de médecins recommandent. L'expérience nous apprend que le café de malt Kathreiner, cuit avec du lait, forme, déjà même après une habitude de quelques jours, la boisson préférée des enfants, qui contribuent beaucoup à leur développement.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.
AMI FATIO, successeur.